

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 29 (1891)  
**Heft:** 52

**Artikel:** A l'état civi  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192659>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Les sentiments respectueux et dévoués, à un supérieur ou à un vieillard.*

*Les sentiments très respectueux sont réservés à un degré plus élevé.*

*Les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués, à l'égard d'un chef suprême.*

*La considération est d'un usage exclusivement administratif et commercial.*

Le mot *serviteur* ne s'emploie plus.

*Mille amitiés, Tout à vous, Compliments, Cordialement à vous, Votre tout dévoué, sont formules qui s'emploient entre camarades ou amis très intimes.*

*J'ai l'honneur de vous saluer* est sec et peu respectueux.

Toutes ces formules varient de mots et de manières; ce qui les dicte, c'est l'imagination, la sincérité; il est surtout essentiel de n'être pas en contradiction avec soi-même et d'éviter le ridicule; enfin, d'honorer les gens selon leur propre mérite et leur situation sociale.

ETIENNE PALMÉ.

#### A l'état civi.

Tot parâi, quand on lài peinsè bin, n'ia rein d'asse solidò què lo oï que cliaò que sè vont mariaò dussont deré lo dzo iò sè mettont la corda ào cou. Quand on portè on cro ào bin on so dé tserri tsi lo maritsau po lè rasseri, cein tint bin, s'on vâo; mà cein est onco vito use, et faut referè; mà quand vo z'ai de oï à Pétabosson, lo clliou est rivâ, et tot est de; n'ia pas moian dé sè déderè; et qu'on sâi bin ào mau accobliâ, faut dzourè tant qu'ao bet.

Lo Dâvi à Quaquelet ein sâ oquiè. Attiutâ-vâi:

Dâvi s'étai amoratsi dè la Luise ào capitaino, qu'ein étai tota einfarataie, et cein dévessâi fini pè on bet d'accordâiron, kâ lo Dâvi avâi l'entrâie dè la maison; raccoompagnivè la Luise quand y'avâi onna danse et assebin la demeindze né quand lè valets et lè felhiès s'amusâvont ti dè beinda; lè z'anoncès étiont dza alliettâiès devant la maison dè coumouna, lo trossé à la Luise étai prêt, lè z'haillons à Dâvi atselâ, lè pareints et lè z'amis einvitâ, et lo dzo dè la noce décidâ.

Ora, ne sé pas quinna brelâire l'eut cé pourro Dâvi! trovâvè-te la Luise on bocon metcheinta, et appriandâvè-tè? ào bin peinsâvèt à on autre gaupa? diabe lo mot y'ein sé; ma tantia que lo matin dào grand dzo, quand furont à l'état civi et que Pétabosson lài démandâ se concheintâ à preindrè po fenna la Luise, m'einlêvâi se lo gaillâ ne repond pas: na!

Vo laisso à peinsâ quin escandalo cein fe. La Luise pre mau, que la faille eim- portâ; Pétabosson eut lo subliet copâ; lè témoëins étiont tot ébaubis et Dâvi qu'avâi pôaire dâo capitaino et dè la leinga dâo mondo, tracè preindrè lo trein et fot lo camp à Dzenèva.

Ma fâi po on affront, c'étai on affront, kâ ne faut pas payi lè dzeins po mau derè, et y'ein a que cosont bin l'afférè ào capitaino et à la Luise, et qu'ein risont; mà cein ne fasai pas lo compto dè la pourra délaichâ. Assebin la Luise que ne poivé pas cein avalâ, et que savâi iò Dâvi restâvè, modé on dzo po Dzenèva avoué lo capitaino, atteind lo leindéman matin po allâ tsi lo galant, devant que séyé levâ, eintrè dein sa tsambra avoué on pistolet tserdzi, va sè branquâ devant son lhi, lo met ein jou et lâi fâ:

— Se te budzè, t'és bas! Ora, altiutâmè: te m'as fé on affront que ne pu pas perdenâ et ni mon pére non plie, et lè dzeins sè fotont dè no. Te vas reveni tot lo drâi avoué mé et mon pére, qu'atteind avau, ne retornéreint à l'état civi, et quand l'état civi tè demandârâ se te mè preinds po ta fenna, te deré oï, et quand mè demandârâ à mè, deri na, et ne sareint quitto; affront po affront! Se te ne vâo pas, tiro lo gatollion! Vâo-tou, oï ào na?

Dâvi, pe moo què vi dit què oï, et dein lo fond, l'étai benêse d'arreindzi lè z'affrèrs dinsè et dè s'ein teri à se bon marssi. Lo na dè la Luise n'étai pas on grand affront por li.

Ye firont don, coumeint la Luise avâi de et quand furont à l'état civi et qu'on démandâ à Dâvi se pregnâi la Luise po fenna, ye repond oï; mà quand on démandâ à la Luise se le volliavè Dâvi po se n'homo, la sorcière repond oï assebin, que lo pourro gaillâ ein a été coumeint escarfailli et que s'est trovâ mariâ mau-grâ li, kâ n'ia pas! deré oï à Pétabosson, c'est coumeint quand on tirè lo gatollion d'on pétâiru: on iadzo que cein est parti, n'ia min dè remido.

#### Le serment de maître Widmer.

Existe-t-il un homme au monde dépourvu de la prétention d'être chez lui le souverain maître, le juge en dernier ressort, l'autocrate en un mot? S'il est possible de citer des familles où ce droit masculin se tempère dans la pratique et même, chose affligeante! s'humilie parfois jusqu'à l'abdication, tel n'était pas le cas chez maître Jean Widmer, qui portait haut et ferme le drapé de la maîtrise conjugale et paternelle.

La malignité humaine s'exerçant fatidiquement contre tout beau trait de caractère, les voisins du grand atelier de charpente exploité par Jean Widmer dans un des faubourgs de la ville de Berne, se disaient parfois l'un à l'autre:

« Widmer oublie trop qu'il est arrivé il y a trente ans de son canton de Vaud avec une veste percée au coude, pour se gager comme simple compagnon chez maître Wirtz, à qui appartenaient alors ce chantier, le moulin de Vetz et quatre ou cinq maisons en ville. Si Widmer possède tout cela, il le doit au caprice de Bertha Wirtz, qui a refusé des partis plus élevés pour épouser ce Vaudois sans autre fortune que

son habileté comme charpentier; et il devrait régenter de moins haut une femme à laquelle il doit tout. » Ces mauvais propos n'étaient justifiés par aucune plainte conjugale de Mme Widmer, qui, de sa vie, n'avait eu sujet de regretter son choix. C'était avec une aménité parfaite qu'en usant des prérogatives modernes des gouvernés sur les gouvernantes, elle se permettait de critiquer chez son mari l'obstination de ses partis pris, dont rien ne le faisait démordre; mais tout aussitôt, une docilité d'esprit, digne d'être offerte en exemple à tout son sexe, lui inspirait de joindre à cette critique le correctif suivant:

« Au fond, les entêtements de Widmer sont toujours justes; et ce n'est jamais à faux que je lui ai entendu faire son grand serment. »

Les opinions établies sur une expérience de trente ans sont sujettes à changer, tant la mutabilité incessante est la loi de notre misérable monde. Mme Widmer ne fut pas aussi persuadée de l'inafïabilité des partis pris de son seigneur et maître quand celui-ci eut entrepris de faire céder à ses préventions la vocation artistique de Michel Wirtz, son neveu.

Fils du frère ainé de Mme Widmer et orphelin depuis six ans, ce jeune homme étudiait l'architecture à l'école des Beaux-Arts de Paris, et venait passer ses vacances chez ses parents de Berne, où il était reçu comme l'enfant de la maison. Son arrivée était fêtée par sa tante Bertha et surtout par sa jolie cousine Betsy, que le jeune homme n'était pas moins impatient de revoir, car elle était son amie d'enfance, sa confidente et même quelque chose de mieux que ces deux qualités qui ont pourtant leur mérite.

Ce fut avec le front nuageux d'un pic de l'Oberland avant la tempête, que maître Widmer accueillit ces mots de son neveu:

— J'ai votre indulgence à réclamer et une confession à vous faire avant de vous expliquer en quoi mes vues d'avenir diffèrent des vôtres, mon oncle.

— Oh! je devine de quoi il retourne, interrompit celui-ci avec humeur. Vieille histoire! attrape qui pend au nez de tous les parents assez imbéciles pour lancer un garçon dans une ville pervertie comme Paris. Je ne t'y aurais pas envoyé, mon gaillard, si tu n'y avais pas été établi par la volonté de ton père un an avant sa mort, et ce n'est pas ma faute s'il t'y a laissé aller. Mais il voulait que tu devinsse architecte comme lui-même a voulu l'être, plus Monsieur enfin que grand'papa Wirtz le charpentier et l'oncle Widmer, aux mains calleuses tous les deux. Les mains calleuses savent garder et accroître le fonds héréditaire, et quoique ayant tiré sa part d'ici, ton père ne t'a pas laissé l'équivalent de ce que je possède, puisqu'il s'est à demi ruiné dans l'entreprise de ce fameux Casino dans l'Oberland. Si tu as gaspillé tout le reste, je me reprocherai toute ma vie de t'avoir laissé fainéant à Paris, quand j'aurais dû, pour ton bien, te